

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 16 (1940-1941)
Heft: 7

Artikel: Idylle au coin d'un bois
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-708606>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

être démonté à Genève, soit un circuit d'environ mille kilomètres, parcourus en sept semaines.

A l'occasion du Train-expo du soldat, un concours est ouvert aux exposants et nous décernerons, par l'entremise d'un Jury qualifié, le Prix de l'armée pour les catégories suivantes: peinture, sculpture, roman, conte, théâtre, musique chorale et instrumentale.

Nous constituons dans chaque canton un Comité d'honneur, groupant civils et militaires dans un même élan de solidarité.

D'ores et déjà, nous sommes convaincus que le Train-expo du soldat remportera un succès digne des louables efforts qui ont présidé à sa mise en marche.

Pour le Train-expo du soldat
Dép. Propagande:
J.-E. Jaermann-Landry, pl.t.

Genève, date du timbre.
7 Corratierie Tl. 5.14.00
Cpte. ch. post. I. 61.71.

Croquis militaire

Idylle au coin d'un bois

Au petit jour, à la fraîcheur matinale, la compagnie a quitté S..., pointant vers le nord. Elle a fait allègrement la rude montée du pâturage, d'abord par le raidillon où les souliers grincent et font rouler les pierres, puis par une large chaussée qui passe à mi-côte et s'en va vers le col. Au passage, sur la hauteur, elle a salué d'autres soldats qui y cantonnent depuis quelques jours. Plus loin, en passant devant une auberge isolée, un feu-croisé de gaillardises et de lazzis a accueilli le minois ébouriffé d'une petite sommelière, qui s'était risquée un instant au coin d'une fenêtre pour voir passer la bourdonnante troupe.

Quittant de nouveau la route, la colonne est entrée sous bois et, en moins d'une heure, par un étroit sentier tout frais tracé, bordé de framboisiers et de ronces, elle a atteint la plantureuse ferme de M... Ouf! quelle transpirée! On s'éponge, on s'étend sur l'herbe. On est au but, pense-t-on. On se promet sans plus tarder la reposée sur l'herbette!... Frrrt! d'un bond, toute la compagnie est debout: la longue silhouette du major, monté sur sa grande jument cendrée, vient de surgir entre deux buissons. Adieu, pelouse! Adieu, repos!

«La supposition est la suivante: l'Ajoie est envahie par l'ennemi, venant du nord...»

Vite, vite, il faut occuper la crête devant nous, à quelques cent mètres; se traîner en tapinois sur l'herbe drue; entrer sans bruit dans les fossés; et de là, invisibles, inexopugnables, préparer sournoisement son arme; mesurer de l'œil son champ de tir; fouiller la plaine au loin, les champs, les bois, les routes, avec la conviction intime, inébranlable, que rien ne peut passer, que rien ne doit passer par-dessus notre ligne fortifiée, rempart fait de pierre et de chair, bastion vivant aux portes du pays.

Il y avait bien une heure que nous étions terrés dans nos tranchées, dominant de là-haut le vaste horizon des sommets bleus des Vosges, quand l'ordre a passé de bouche en bouche: on part! Allons, vite encore un regard d'adieu vers les sites magnifiques qui nous entourent et d'où le vent nous apporte, en ce moment précis, de sourdes vibrations qui prennent à la gorge et nous font mieux sentir encore quels privilégiés nous sommes d'être et de pouvoir rester des soldats pacifiques, des soldats qui ne tuent pas, des soldats pour qui les plus gros soucis sont ces jeux inoffensifs de l'exercice et des suppositions.

Pour rentrer, nous longeons la crête, et bientôt, déambulant les pentes abruptes du pâturage, nous retrouvons, en quelques sauts, le bois. De l'autre côté, avant de reprendre la route éblouissante sous le soleil de midi, halte à l'orée de la forêt, à l'ombre des sapins, dans les brindilles fleurant bon la résine et l'humus. Fameuse idée, ma foi, que le capitaine a eue là! Les faisceaux formés, les sacs à terre, on s'assied la vareuse entr'ouverte, le casque en balade, la cigarette à la bouche.

Tout à coup... tiens, mais qu'est-ce qui vient là, sur la route, montant vers nous? On ne voit rien encore, mais c'est comme un gazouillis clair, un pépiement rapide et continu coupé parfois de longues notes joyeuses. Et cette rumeur grandit, grandit. Bientôt, quelque chose de blanc... une fillette, apparaît au contour de la route, puis une autre, puis trois, enfin tout un joli troupeau en robe blanche, désordonné, léger, allègre et chantant. C'est un ravissement! Du coup, silence complet dans la compagnie; on pose les cigarettes; les propos grivois s'arrêtent sur les lèvres; tous contemplant, surpris, charmés, ce flot de blancheurs qui s'approche, ce cortège de mignonnes frimousses qui monte de si bon train vers la mon-

tagne et d'où nous vient, à mesure qu'il approche, comme un frais parfum de jeunes fleurs.

Car il faut bien vous dire que voilà près d'un mois que nous sommes là-haut, dans la montagne, dans un petit hameau seulet, hospitalier sans doute, mais vieux, vieux, et où par malheur on n'a pas encore pu découvrir la moindre petite «jeunesse». Alors, vous comprenez: à la longue, on avait presque fini par croire qu'il n'y en avait plus du tout, de ces «jeunesses», qu'on aurait beau chercher partout, que c'était fini, qu'on n'en reverrait plus jamais! Et voilà que cette apparition si soudaine...

Mais, au fait, nos fillettes ont bien l'air de prendre le sentier à notre droite. Est-ce qu'elles passeront ainsi sans arrêter? Est-ce qu'elles oseront s'en aller ainsi sans rien nous dire?... Ah! les voilà qui rebroussement chemin et reviennent de ce côté: le maître qui les conduit s'est aperçu qu'il s'engageait dans le chemin militaire, interdit aux civils. Courageusement, les regards un peu baissés pourtant, les fillettes passent au milieu de nous, frôlant nos faisceaux, éclairant un instant de leurs blanches mousselines la rude grisaille de nos vareuses. Si près, on voudrait leur dire quelque chose, une gentillesse, un rien... Mais c'est comme une gêne qui vous prend. Les mots ne viennent pas, ou bien trop gros, trop lourds, manquant de grâce. Dépité, mécontent de soi on reste bouche close.

La dernière fillette a passé. La blanche apparition va disparaître dans le sous-bois, au contour du sentier. Comment? déjà?... Un de nous, alors a une inspiration. En deux bonds, il est auprès du maître de la charmante cohorte:

— Monsieur, s'il vous plaît, faites-nous le plaisir de vous arrêter un instant, de nous chanter quelque chose.

Un brin d'hésitation, et voilà les fillettes qui se retournent, se groupent en cercle et, sur un signe, entonnent d'un seul cœur notre hymne national:

Sur nos monts quand le soleil
Annonce un brillant réveil
Le cœur se sent plus heureux...

Oh! les délicieuses voix claires, fraîches et douces! Les tons si chauds, si veloutés des altos, soulignant de leur broderie caressante les envols de la mélodie! Et comme c'est adorable, ce rien d'émotion qui fait vibrer les voix, qui leur donne presque une intonation de prière!... Le cantique suisse! Oui, c'est bien ainsi qu'il faut le chanter, là-haut, sous le dôme des sapins noirs, dans l'air frais du pâturage, avec le sentiment profond de la beauté, de la grandeur de la patrie.

Tous, nous nous sentons remués, émus. La voix de ces fillettes nous pénètre jusqu'à l'âme, nous fait mieux comprendre l'obscur instinct d'amour du pays natal qui veille en nous. Nous nous disons que cette phalange de fillettes chantant devant nous, pour nous, c'est un hommage rendu à notre qualité de soldats, de protecteurs, de gardiens de la patrie. Nous nous sentons devenir plus forts, plus vaillants, plus dignes de notre tâche, plus résolu à l'accomplir sans murmures, avec la fierté stoïque du devoir.

... Maintenant, les voix se sont tuées. La petite troupe a disparu derrière les grands fûts des sapins. Mais, sur la route poudreuse, sous le grand soleil de juillet qui rend brûlant l'acier de nos casques, nous pensons encore aux blanches mousselines; un écho de voix argentines chante en nos cœurs le chant de la patrie; un parfum de jeunesse, subtil et frais, vient caresser encore nos fronts ruisselants de sueur. Le souvenir des petites fées nous accompagne. Aptté E. P.